

Notes de voyage au Congo

Du 8 au 27 janvier 2008



Francis, Laurent, Camilla, Monique, Mireille, Bruno

Avant propos

Cette brochure représente une série de notes écrites chaque jour lors d'un voyage au Congo, en janvier 2008

Nous sommes restés quelques jours à Kinshasa, la capitale. Nous nous sommes ensuite déplacés en avion vers l'Ouest, dans le Kasai oriental. Les gens de cette région vivent très pauvrement, sur un sous-sol très riche en minéraux.

A 53 ans, c'était la première fois que je quittais le continent européen et la seconde fois que je prenais l'avion.

J'avais une idée théorique assez complète de l'endroit où nous allions, puisque je collabore avec un prêtre africain de cette région, P. Emmanuel Luhumbu et que notre fille Chantal y séjourne depuis août 2007. La réalité de ce pays était cependant loin de ce que j'avais imaginé.

J'ai essayé de transcrire, sans juger, tout ce que j'ai vu et ressenti en parcourant durant 3 semaines cette autre « planète ».

J'y ai trouvé une culture différente de la nôtre, mais, à certains points de vue, assez ressemblante de celle que j'ai connue dans mon enfance.

Deux points forts ont marqué ce voyage.

Ce fut naturellement la rencontre avec Chantal. Revoir un membre de sa famille à des milliers de kilomètres de chez soi, provoque une émotion inoubliable.

J'ai aussi pris conscience de l'immense travail effectué par P. Emmanuel Luhumbu qui s'est pleinement investi pour construire ce centre St-Nicolas, qui est une école pour enfants défavorisés du diocèse de Kolè. L'image la plus représentative de ce centre est celle d'une fleur au milieu du désert, tant il représente un espoir pour ces enfants d'une vie meilleure.

Au terme de ce séjour au Congo, je souhaite aux habitants de ce pays de sortir de cette misère qui fait peine à voir. Cependant, que ce développement ne se fasse pas au détriment de leur culture ancestrale, de leur joie de vivre et de leur sens de l'accueil qui vaut toutes les richesses matérielles du monde.

Bruno Perriard

Mardi 8 janvier

En route vers une nouvelle planète...

Nous nous levons vers 3h00 pour prendre l'avion à Genève à 7h30. Le vol Air France Genève-Paris-Kinshasa s'est très bien déroulé, avec repas et boissons à volonté. On a même eu droit à une bonne partie de rire lorsque j'ai poivré mon café avec ce que je croyais être du sucre. Nous atterrissons vers 19h00 à l'aéroport international de la capitale congolaise, une autre planète.

A peine sortis de l'avion, c'est une chaleur étouffante qui nous submerge. J'ai d'abord cru que c'était le réacteur qui diffusait cette chaleur artificielle. Rapidement, la majorité de blancs qui se trouvaient encore dans l'avion se fond dans cette masse de noirs. Après le contrôle d'identité à la douane, qui ressemble à nos anciens bureaux de poste, auprès de gens plus ou moins en uniforme, nous réceptionnons nos bagages. Je devrais plutôt dire, nous assistons à la réception de nos bagages, car c'est une nuée de jeunes hommes qui prennent nos bagages pour les charger dans deux véhicules. Tout cela se fait selon une organisation « à l'africaine », dans ce qu'on considère, chez nous, comme un grand désordre. Cela n'est pas rassurant au début, mais il faut noter que nous n'avons absolument rien perdu durant tout notre voyage.

A la sortie de l'aéroport, deux militaires, armés de fusils « Kalachnikov », barrent la route à notre véhicule, au dernier moment. Après discussion avec notre chauffeur, ils nous laissent repartir en nous faisant des signes amicaux. Ils avaient remarqué que nous étions des blancs et voulaient prendre prétexte d'une fausse taxe de parcage pour arrondir leur maigre solde.

Nous prenons la route, souvent défoncée, pour la pension. Nous faisons alors partie d'un cortège de véhicules difformes, qui se dépassent par la gauche ou par la droite, qui klaxonnent pour avoir la priorité, qui disparaissent à moitié dans un trou puis réapparaissent. A tous moments, nous dépassons un véhicule arrêté au bord ou sur la route, en panne. La circulation est régie par la loi de la jungle. Le plus fort passe en premier et le piéton a intérêt à être très vigilant. Les seuls feux que nous avons rencontrés étaient ceux que les gens allumaient dans la nuit.

Arrivés à la pension, c'est un accueil très chaleureux qui nous est réservé, compléter par un souper composé de riz, poisson, poulet, légumes.

Je passe la nuit à hésiter entre un ventilateur qui fait beaucoup de bruit et une chaleur qui empêche de respirer. Je fais aussi connaissance avec mes premiers moustiques.

Première vue de Kinshasa, depuis la fenêtre de la chambre d'hôtel.



Mercredi 9 janvier

Visite d'ateliers et rencontre avec la famille Luhumbu

Après cette nuit assez agitée, je me réveille vers 6h00. Les autres dorment encore.

Je passe une bonne heure à la fenêtre à regarder les gens dans la rue. C'est un spectacle qu'on ne se lasse pas de voir. Tout d'abord, les congolais et congolaises sont de belles gens. Ils marchent « beau-droit » et avec souplesse. Le poids des ans ne semble pas avoir d'impact sur eux. La morphologie de la femme est restée originale, « faite pour avoir des gamins », celle des hommes, élancée, du type « chasseur »

Ils savent bien s'habiller, avec un sens de l'harmonie qui pourrait faire croire qu'ils sont, financièrement, à l'aise. Ils mettent, semble-t-il, un point d'honneur à soigner particulièrement leurs chaussures. Ils contrastent fortement avec le paysage qui les environne, formé de routes poussiéreuses et souvent défoncées, de places et trottoirs jonchés de débris de toutes sortes.

Tout aussi étonnant, c'est la jeunesse de cette masse humaine où les « plus de 50 ans » semblent inexistantes.

Nous logeons dans la périphérie de Kinshasa, dans un quartier à petits commerces et boutiques. Elles sont tenues souvent par des personnes qui ont quitté leur village avec l'espoir de mieux vivre dans cette cité qui compte environ 10 millions d'habitants.

Après un déjeuner sans confiture, mais copieux, nous allons visiter quelques ateliers qui se trouvent à proximité de notre logement.

Nous sommes accompagnés par Don Bosco, médecin, qui est le neveu de P. Emmanuel.

Nous visitons tout d'abord une petite menuiserie. Quatre hommes sont en train de poncer une porte d'entrée. Tout se fait à la main, je n'ai pas vu un seul outil électrique. Il faut dire qu'il y a souvent des coupures de courant en ville, bien que le Congo exporte du courant électrique aux pays voisins. En observant les meubles de près, on constate qu'il n'y a aucune vis. Les assemblages se font par mortaises, chevilles en bois ou des clous.

Nous allons ensuite visiter une boulangerie. Le fond est en terre battue. Il n'y a pas d'électricité non plus. On y trouve un pétrin, un four à bois, un séchoir. Les pièces sont séparées par des tôles ou des rideaux. J'ai vu une baguette tomber par terre. Le boulanger l'a ramassée, soufflé dessus et remis avec les autres.

Nous continuons notre tour en entrant dans un garage où l'on vend et répare des voitures. Le patron, que l'on nomme ici maître, n'a pas voulu que nous entrions dans l'atelier, ni que nous fassions des photos. Nous voyons simplement les véhicules d'occasions destinés à la vente. Il va de soit qu'aucun d'entre eux n'aurait passé l'expertise chez nous. Une entreprise de démolition en Suisse ne doit voir que très rarement arriver des voitures dans un tel état, sauf si elles ont été accidentées.



Ouvriers mécaniciens devant des voitures d'occasion

Nous terminons notre parcours par la visite d'un hôpital. Là, c'était vraiment pénible à voir. Fond en terre battue, pas d'électricité, la seule chose qui peut faire penser à un centre de soins, ce sont les étiquettes qui répertorient les pièces. Tout y est: réception, salle d'opération, chambres. Pour le reste, il n'y a à peu près rien: un vieux microscope, quelques médicaments administrés par un médecin qui n'en est peut-être pas un. Les patients sont couchés par terre, sur une natte. Ils restent là, dans une pièce où, en Suisse, on oserait à peine y laisser des animaux sans avoir des ennuis avec la SPA.

Pour la suite de la journée, le groupe se disperse. Les jeunes vont visiter la ville et le fleuve Congo, Camilla et Monique vont annoncer le groupe à l'ambassade de Suisse.

Je vais, avec P. Emmanuel, apporter à son papa une chaise roulante que nous avons ramenée de Suisse.

La rencontre entre le père et le fils est très émouvante. C'est une étreinte qui va durer très longtemps, et qui en dit long sur les sentiments de l'un pour l'autre. Le « vieux », comme on dit ici, est beau à voir. Bien que paralysé des jambes, il a gardé une physionomie de jeune homme, de très belles dents et une chevelure à peine grisonnante. Cet ancien fonctionnaire a failli être tué durant la guerre. D'autres membres de la famille nous rejoignent et je prends tout à coup conscience que j'aurais pu revoir ma manière de m'habiller pour la circonstance.

Pour bien comprendre ce qui régit le comportement des congolais, il faut revenir en arrière de 50 années chez nous. A cette époque, avec moins de moyen financier que maintenant, on portait complet et cravate pour certaines circonstances, notamment le dimanche pour aller à la messe. Les chaussures étaient cirées. Ce n'était pas de l'orgueil, mais du respect par rapport à la circonstance. J'ai vécu ça, mais je l'avais oublié.

En cette occasion, je devais faire « clochard » avec mes sandales, pantalons et chemises à courtes manches.

Nous rentrons vers 16h00 et restons à la pension jusqu'à ce que nous allions nous coucher.

Jeudi 10 janvier

Présentation à l'ambassade de Suisse et achats au marché.

Réveil vers 6h30, déjeuner à 7h00 et départ pour l'ambassade de Suisse où nous sommes attendus pour 9h00.

Camilla et Monique étaient allées la veille à cette même ambassade pour annoncer le groupe. Elles s'y étaient déplacées deux fois, sans avoir été reçues.

En cours de route, nous devons nous arrêter en urgence, car notre véhicule a perdu une roue.

Toute la matinée se passe à l'ambassade pour diverses formalités. C'est un lieu et une ambiance typiquement suisse. On y retrouve aussi toutes les normes de sécurité bien helvétiques. Les fonctionnaires sont accueillants et polis. Dès que nous leur expliquons notre projet de séjour au Congo, la mine des employés change.



Gonflage de pneu dans une station

En gros, je fais preuve d'inconscience en entraînant 4 membres de ma famille dans une région politiquement instable, où la guerre peut exploser d'un jour à l'autre.

Après qu'on nous ait fait signer un document nous apprenant qu'en cas de problèmes, nous serions évacués à nos frais par l'armée française, nous quittons l'ambassade.

Nous faisons un bref passage chez les parents de Don Bosco, puis nous nous rendons au marché pour y acheter des moustiquaires, des clous, des vis et un câble électrique.

Laurent et moi nous occupons du matériel destiné à la pose du plafond dans une école de Lomela. Bien que nous ayons essayé de marchander, nous avons payé le câble électrique plus cher que si nous l'avions acheté en Suisse.



Visite à la famille de don Bosco (à côté de Francis), qui sera notre guide à Kinshasa

Les clous et les vis se vendent à l'unité. Nous voulons acheter 3 boîtes contenant chacune 100 pièces. Le vendeur n'en a pas suffisamment. Il parcourt le marché pour en trouver d'autres. Les 6 boîtes sont rassemblées, mais elles semblent bien légères, même pour du matériel chinois. On compte et on ne trouve que 70 clous dans la 1ère boîte. Après avoir compté et complété toutes les boîtes, il faut marchander le prix. On finalise à un prix équivalant à ce qu'on aurait payé en Suisse. Dès que nos achats sont faits, nous nous extirpons rapidement de cette masse de gens, des odeurs et du bruit. Cet endroit est réputé pour les vols à la tire et les rares blancs sont des cibles de choix. Nous sommes contents de le quitter sans dommages.

En milieu d'après-midi, nous nous retrouvons tous ensemble sur une terrasse de bistrot pour y déguster une boisson fraîche et très bon marché.

La rentrée à la pension dure 2 bonnes heures, car un bouchon nous a obligés de faire un détour par de petites rues. Cela nous permet de voir la misère particulière qui règne dans la périphérie de la ville, mais on s'y habitue. On est même étonné de voir des endroits moins pauvres, comme le quartier des ambassades, le stade de football, certaines avenues. Ces constructions ont souvent été réalisées sous la dictature de Mobutu.

Nous rentrons vers 16h00 et, après un bon repas, nous pouvons enfin passer une soirée à jouer aux cartes.

Vendredi 11 janvier

En vol pour Lodja

Nous nous levons vers 4h30. Après un rapide déjeuner, nous nous rendons à l'aéroport pour prendre l'avion qui doit nous emmener vers Lodja.

Une bonne partie de la matinée se passe en voiture et en formalités. Nous entrons dans l'avion vers 10h00. C'est un vieil Antonov 26 à hélices, piloté par un équipage russe. Le décollage se passe bien, mais rapidement l'avion se remplit de fumée. Les blancs se regardent, pas rassurés du tout. Les noirs, eux, discutent, rient, certains somnolent déjà. Cette fumée est en fait de la condensation émise par le système de climatisation. L'hôtesse d'Air Kasai passera une partie du vol à essuyer les gouttelettes d'eau qui se forment au plafond de l'appareil et dégoulinent sur les passagers. Elle aura tout de même le temps de nous offrir un sandwich et une boisson.

Si le décollage et le vol se sont bien passés, l'atterrissage à Lodja, en pleine brousse, a été plus mouvementé. Par contre, dès notre arrivée, nous nous sommes sentis à l'aise dans cette ambiance de village. L'accueil est aussi très chaleureux. Tout le monde salue, nous serre la main sans nous connaître.



Arrivée à l'aéroport de Lodja

Nous partons ensuite vers le « Grand Séminaire » où nous sommes là aussi très bien accueillis. On nous y sert un bon repas et un cocktail de fruits pour le dessert.

Nous nous déplaçons ensuite en véhicules pour rendre visite à des jeunes filles qui font leurs trois années de noviciat dans un couvent pour devenir sœurs. Elles sont une dizaine, âgées entre 20 et 22 ans.

Sans remettre en question leur vocation, il faut savoir que le statut de religieux permet d'accéder à un certain rang social et, il faut bien le dire, un niveau de vie apparemment plus élevé que les gens ordinaires. Ils bénéficient d'une confiance et d'une autorité, comme c'était le cas aussi chez nous il y a quelques décennies en arrière.

Nous nous déplaçons ensuite chez un couple qu'on appellera « les belges ». Pierre est noir et congolais, Béatrice est blanche et belge. Ils ont deux enfants en bas âge. Pierre a fait ses études d'ingénieur agronome en Belgique et ils sont installés depuis quelques années ici à Lodja où ils ont mis en place un centre agricole. Ils diversifient leurs cultures en profitant au maximum de ce que la terre peut donner. Ils écoutent ensuite leur marchandise sur le marché.



Visite à un noviciat près de Lodja

C'est un bel exemple pour la région en prouvant qu'avec la terre qu'ils ont à disposition et de la bonne volonté, on peut se faire une place au soleil. Pierre est un grand optimiste; il pense que d'ici quelques années, lorsque les Congolais auront repris confiance en eux, l'économie va redémarrer. C'est un point de vue qu'on peut aisément partager car on a le sentiment qu'il suffit de peu de chose, une étincelle, pour faire démarrer le moteur. En même temps, on a le sentiment que les Congolais ne sont pas pressés de provoquer cette étincelle. Un savant aurait dit qu'il était plus facile de séparer des atomes que de changer des mentalités...

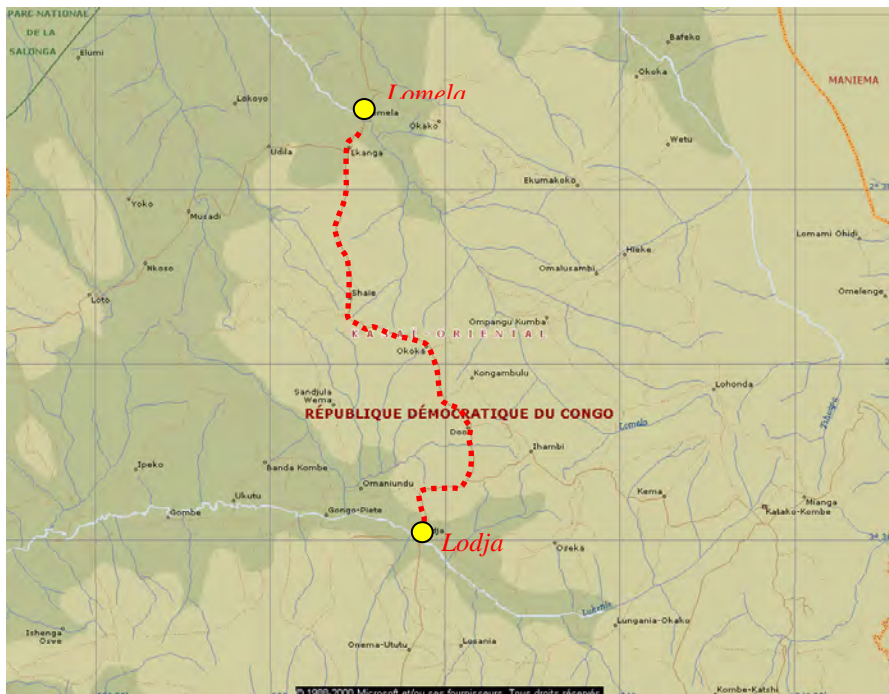
Nous quittons « les belges » en convenant de passer chez eux en revenant de Lomela.

Nous rentrons ensuite au séminaire pour y apprendre que 4 valises sont restées à Kinshasa et pour passer une nuit pendant laquelle je n'ai personnellement pas fermé l'œil.

Samedi 12 janvier

En route pour Lomela

Nous nous levons vers 4h30. Le départ se fait au lever du jour. Nous déposons quelques valises à Lodja afin que tout le monde puisse prendre place dans un seul véhicule. Le second nous rejoindra quelques jours plus tard avec le solde des valises.



Parcours effectué en véhicule Toyota 4x4 (215 km)

Nous nous entassons à dix personnes avec nos sacs à effets dans la jeep Toyota. Ensuite, c'est le départ pour Lomela. Si tout va bien, nous devrions arriver vers 18h00.

A la vitesse où nous roulons les 100 premiers kilomètres de piste plus ou moins praticable, nous avons bon espoir d'arriver pour l'heure prévue. Nous nous arrêtons dans un des quelques villages que traverse la piste pour y faire une petite pause. A peine arrêtés, nous sommes entourés de gens, surtout des enfants, qui nous accompagnent dans une espèce de couvert. A peu près tout le village était présent pour voir de près ces quelques blancs qui semblaient provenir d'une autre planète.

Cette halte nous permet de voir en détail la construction d'une hutte.

On monte provisoirement les façades avec des bambous, un peu comme nos fers à béton. On fixe ensuite la charpente, toujours en bambou, sur laquelle on fixe des végétaux qui seront remplacés tous les 3-4 ans.

Pour terminer, on garnit les bambous de terre argileuse qui, en séchant, deviendront des façades plus ou moins dures. Les plus méticuleux font ensuite un lissage grossier de cet argile.

Nous sommes reçus par le « chef-coutumier » qui est un peu un syndic sans mandat officiel. En l'occurrence, c'est une femme qui a ce rôle dans ce village. L' autorité communale officielle, elle, est une composition inspirée de la coutume et du système politique de la colonisation. Après cette brève halte, nous nous approvisionnons en bananes, ananas, etc.. et reprenons la route.



Scène de vie sur le parcours Lodja - Lomela



Nous voilà embourbés

Quelques kilomètres plus loin, le véhicule se retrouve embourbé, « sur les plots». Tout le monde descend. Nous n'avons comme outils, qu'une bêche et une machette pour nous en sortir. Nous aurons besoin de ces deux outils, du cric du Toyota et de l'aide de plusieurs personnes ramenées du village voisin et de 3 heures, pour nous sortir de là.

Nous avons pu apprécier le travail effectué par notre chauffeur et son aide. Il s'est fait dans l'odeur répugnante de l'essence, alors que le moteur tournait encore, car le démarreur ne fonctionnait pas. S'il avait calé, nous « étions pommes » pour un bon bout de temps, car il ne passe pas un véhicule tous les jours sur cette route.

Nous reprenons la route vers 16h00, en décidant de nous arrêter à Mukumari, dans la future paroisse de P. Emmanuel. Le reste du trajet se passe sans problèmes particuliers et nous arrivons sur place en début de soirée. Nous sommes accueillis par des chants des jeunes de la localité.



Accueil dans un village lors d'une halte

Après nous être désaltérés et avoir mangé quelques tranches d'ananas dans l'ancienne résidence secondaire du roi Léopold de Belgique, nous reprenons la route de nuit jusqu'à Vango, où séjourne l'évêque. La journée a été éreintante, et nous pouvons enfin aller nous reposer dans un lit pas très confortable, mais nous aurions pu dormir n'importe où, même par terre. Les nuits précédentes avaient été courtes, celle-ci nous a permis de bien récupérer.



Ancienne résidence secondaire du roi de Belgique Léopold

Dimanche 13 janvier

Messe et émotion des retrouvailles

Cette fois, c'est le grand jour, celui où nous rencontrerons Chantal, le but en fait de notre voyage. La joie de la revoir est bien sûr toujours là, mais j'ai découvert tant de choses, eu tant d'émotions, que cette rencontre s'inscrit dans le vécu de tous les jours.

Nous nous réveillons vers 7h30. Après une rapide douche et un petit déjeuner avec baguettes et confiture que nous avons ramenées de Lodja, nous sommes reçus par l'évêque pour échanger quelques paroles. Vers 9h30, nous nous rendons tous à l'église pour assister à une messe que je ne suis pas prêt d'oublier. Elle était farcie de chants, de danses et de cris.



Entre le déjeuner et la messe, en audience chez Mgr l'Evêque



L'église de Vango

C'était tout simplement une fête, comme devrait l'être chaque messe. La liturgie est évidemment la même que chez nous, mais elle est vécue tellement différemment qu'on pourrait penser qu'on ne croit pas au même Bon Dieu. Par exemple, chez nous, le sacristain se déplace dans l'assemblée pour y faire la quête en toute discrétion. Là-bas, les gens se déplacent en chantant et en dansant pour aller donner leur obole.

Ce n'est cependant pas un champ de foire, car il y a une personne, affublée d'une grande étole sur laquelle est marquée « ordre », qui a la charge de remettre au pas, à la manière forte, les enfants même légèrement indisciplinés. Durant la cérémonie, le prêtre a célébré un mariage. Le couple était composé d'un homme relativement âgé et d'une femme beaucoup plus jeune.



La messe est une vraie fête

Nous avons appris que cet homme avait eu, en fait, plusieurs femmes. Il avait tenu à épouser celle-ci à l'église car il pensait que ce serait la dernière. Il suivait ainsi la tradition tout en respectant la religion...

Personnellement, après les 3 heures passées dans cette église, j'y serais volontiers resté encore un bon moment. Je comprends bien Chantal qui me disait que la messe dominicale était le point haut de la semaine, que c'était pour elle motif à une grande réjouissance. L'église était pleine, avec beaucoup d'enfants et de jeunes qui avaient tous dû faire plusieurs kilomètres pour assister à l'office divin.

Après la messe, nous prenons le repas de midi en présence de l'évêque. C'est un homme bien sûr cultivé, qui est venu plusieurs fois en Europe touché par le problème de l'Islamisation. A ce sujet, son sentiment est sans équivoque : les européens doivent perdre de leur naïveté face à la religion musulmane qui est une religion dominatrice.

La présence de l'évêque à Vango, qui n'est pas son domicile habituel, aurait pour raison l'histoire suivante. Un prêtre, issu d'une tribu qui habite le village où l'évêque a d'ordinaire son domicile, a volé de l'argent

provenant de dons. Ce prêtre a été sanctionné par l'évêque et qui a dû quitter ce village, car les membres de la tribu du prêtre projetaient de l'assassiner. L'évêque est gardé en permanence par des sentinelles.

Après le repas, nous nous mettons en route pour effectuer les 10 derniers kilomètres qui nous séparent de Lomela. Le trajet n'est pas long, mais il est spécialement chaotique. Le plaisir de descendre du véhicule me fait oublier de regarder ce qui se passe de l'autre côté de la rivière. Là-bas, c'est une grande foule qui nous fait signe et de laquelle nous parvient une forte clameur.



Accueil au bord de la rivière Lomela

Instinctivement, je cherche dans cette masse multicolore une tête connue. Malgré l'éloignement, je vois une petite tête blanche et noire au-dessus d'une robe bleue que je reconnais d'après des photos, c'est Chantal...



L'émotion des retrouvailles

Le reste, je ne m'en souviens plus très bien, mais c'est, comme disent les jeunes, que du bonheur... Il y a cette émotion fantastique de retrouver un membre de la famille à des milliers de kilomètres de la maison. C'est elle qui vient à notre rencontre en traversant la rivière sur un grand radeau métallique. Il y a eu ensuite cette étreinte qui pousse l'émotion jusqu'aux larmes.

Rien que cela valait le prix, la préparation et l'inconfort du voyage. En plus, comme la cerise sur le gâteau, il y a l'accueil de la population. Nous avons pris place, à notre tour, sur le bateau et nous traversons la rivière pour accoster sur l'autre rive. Au fur et à mesure que nous nous approchons du bord, c'est une foule en liesse qui nous accueille et qui nous accompagnera jusqu'au domicile de Chantal, à Lomela. Ces trois kilomètres qui nous séparent du village, nous les effectuerons en passagers sur des motos. La foule, elle, se déplace à pied. Les valises sont transportées sur la tête des femmes ou sur des vélos.

Quelques personnes nous attendent déjà devant le domicile de Chantal, puis les gens arrivent pour former une immense masse multicolore qui danse, chante et crie. Je n'ai jamais vécu un tel moment et n'en revivrai certainement plus jamais.

Une fois la nuit tombée, les gens rentrent gentiment dans leur foyer. P. Emmanuel, Monique et Camilla nous quittent pour passer la nuit à la cure de la paroisse. Nous prolongerons la soirée entre nous, les Perriard et Mireille, avant d'aller nous coucher selon notre fatigue ou notre envie de discuter. Je serai le premier couché, dans le lit que les sœurs du couvent ont tenu à préparer elle-même. Je n'ai jamais été aussi « dorloté » dans ma vie que lors notre séjour au Congo. Un « papa » comme on dit là-bas, a droit à tous les égards. Si je voulais porter une valise ou un seau d'eau, je devais le faire à l'abri des regards. Autant dire que je n'ai jamais pu le faire, car nous étions toujours entourés de gens.



Accueil à notre arrivée à Lomela, devant la terrasse de notre logement.

Visite du chantier et du centre « St-Nicolas »

A mon réveil, Chantal est déjà debout, elle nous prépare un déjeuner composé de riz au lait et de bananes. Deux policiers sont également présents, ils ont gardé le logement toute la nuit. Ils devraient rester durant tout notre séjour, mais Chantal les renvoie car nous n'avons pas besoin d'être protégés.

Dans la matinée, P. Emmanuel, quelques responsables et moi-même, nous nous rendons au foyer « St-Nicolas », l'école que P. Emmanuel a construite pour permettre de scolariser les enfants sans ressources financières. L'école est obligatoire au Congo, mais elle est aussi payante et bon nombre d'enfants n'ont pas les moyens de payer la modique somme qui leur est demandée.



Un des deux bâtiments scolaires terminés



3^{ème} bâtiment en construction

Je découvre, dans sa réalité, un complexe scolaire que j'avais souvent vu en photos, et que j'aurais jamais pensé voir un jour de mes propres yeux.

Il est formé de deux bâtiments terminés qui abritent les enfants des 6 classes primaires et enfantines et d'un autre en construction qui abritera l'administration, une bibliothèque et quelques locaux annexes.

Tout cela n'a bien sûr rien à voir avec un complexe scolaire de chez nous, mais c'est le seul endroit où j'ai vu quelque chose d'organisé, un endroit où il y a de la vie et, il faut bien le dire, de l'espoir. Ce centre scolaire dans ce village, est comme une fleur au milieu du désert.

Les façades des bâtiments sont construites en briques qui sont fabriquées une à une, avec de l'argile que l'on trouve en sous-sol, à quelques dizaines de centimètres de profondeur. Le toit est formé d'une charpente en bois recouverte de tôles.

L'argile est extraite du sous-sol, puis placée dans des moules. Après un bref



Séchage des briques d'argile

temps de séchage qui permettra aux briques de garder leur forme, elles seront entreposées pour former un tas avec un trou au milieu. On fait ensuite un feu dans ce trou, pour compléter le séchage des briques. Une fois formées et séchées elles resteront cependant un matériau friable qui devra être protégé des intempéries par de bons avants-toits.

La charpente est faite de pièces de bois fabriquées à l'endroit même où l'arbre a été abattu. On creuse un trou dans le terrain, sous la bille de bois et un homme y prend place. Une extrémité d'une scie est tenue par cette homme et l'autre est tenue par un autre homme placé sur la bille. Par mouvements verticaux, on scie dans le sens de la bille, pour former des poutres ou des planches. On peut imaginer le temps qu'il faut pour scier simplement une planche avec une scie très rudimentaire. Dans ces conditions, je trouve raisonnable les 3-4 années que les ouvriers ont mis pour construire les deux écoles et commencer la troisième.

Pour construire un bâtiment, on fixe le toit provisoirement sur une armature en bambou, puis on creuse des semelles à environ 70 cm de profondeur avant de commencer à y poser les briques sur plusieurs rangs. Les murs proprement dits se construisent en dernier.

Après la visite du chantier, nous passons à celle des classes. Comme mobilier, on y trouve que les pupitres, fabriqués sur place et à la main par le menuisier. Le tableau presque noir a été confectionné en appliquant contre le mur de l'argile mélangée à de la cendre, puis en la lissant avant de la laisser sécher.



Le mobilier des salles de classe est fabriqué à la main

Les enfants apprennent en recopiant sur des feuilles ce que le maître inscrit

au tableau. Il n'y a pas d'autre matériel didactique. Bien que les instituteurs aient la réputation d'être les meilleurs de la région, le manque d'informations rend leurs connaissances limitées, comparativement à ceux de chez nous. L'école commence chaque matin par l'hymne national congolais.



Une salle de classe avec, de droite à gauche : un enseignant, P. Emmanuel et un tableau presque noir...

Nous quittons ensuite le foyer pour nous rendre à la cure, rendre visite à Camilla et Monique. En traversant le village, on peut se rendre compte que cette petite cité a été, jadis, idyllique, surtout pour les colons. On y voit en effet d'anciennes maisons construites à l'occidental, en béton, ciment, briques dures.

Certains sont encore en relativement bon état et portent d'anciennes enseignes : garage, bar, centre mécanique, Antenne Caritas, Croix rouge, etc..., mais tout cela semble abandonné.

D'autres ont été récupérés par des sectes pour leurs offices religieux. Ces sectes sont nombreuses : église évangélique, témoins de Jéhovah, etc...

On m'apprend qu'autrefois, bon nombre de véhicules circulaient dans ce centre, il y avait même un terrain sur lequel atterrissaient des avions. Bref, tout fonctionnait un peu comme un chef-lieu de district chez nous. Aujourd'hui, on ne rencontre plus que des personnes à pied ou à vélo, rarement à moto, sur une route devenue impraticable. Les anciennes demeures des colons sont abandonnées. Il n'y a plus que de la vie dans les huttes traditionnelles.

Chose bizarre, il y a une radio locale, que nous visiterons d'ailleurs peu avant notre départ. Elle a été mise en place par un candidat aux élections présidentielles pour se faire de la publicité. Elle diffuse des émissions et de la musique dans un rayon maximum de 100 km, et permet aussi d'envoyer des messages personnels qui pourront être ensuite relayés plus loin.



Scène de vie à Lomela

Au centre village, on trouve aussi un giratoire avec les restes d'un

monument, ainsi que quelques petites boutiques dont une « pharmacie » et un marché dont on a vite fait le tour. On y vend en effet que des produits de première nécessité : vêtements, sandales, savon, etc...

Arrivés à la cure, qui est un modeste ancien bâtiment colonial, nous nous entretenons avec quelques personnes, essentiellement des prêtres et des religieuses, puis partageons avec elles un repas composé de riz, manioc, viande.

Nous retournons ensuite au logement de Chantal, pour y passer le reste de la journée et de la soirée.

Mardi 15 janvier

Visite à l'hôpital régional

Tout le monde a, cette fois, bien récupéré de la fatigue accumulée les jours précédents.

Le déjeuner dure une bonne partie de la matinée, on y mange bananes grillées, cacahouètes, riz au lait et on y discute aussi beaucoup sur la manière de vivre ici. Pendant ce temps, Clairo, la fille qui partage le logement avec Chantal, est allée puiser de l'eau à une source qui se trouve à 20 minutes de marche. Elle en ramène plusieurs seaux pour notre toilette et la cuisine. A part cela, c'est une remarquable couturière. Malgré son jeune âge, elle croit toujours à l'influence de sorciers et toutes sortes de croyances issues des temps anciens. Son père souhaite qu'elle devienne religieuse catholique, certainement pour qu'elle acquiert une certaine aisance matérielle.

Nous nous rendons ensuite, une nouvelle fois, au foyer « St-Nicolas » pour visiter les classes de classe et prendre note de leurs besoins. Nous nous rendons ensuite à la cure, à la rencontre de Camilla et Monique. Là-bas, P. Emmanuel me présente un jeune architecte, mandaté par la paroisse de Kolè pour établir un projet de construction d'une église.



Architecte au travail

Il m'explique dans les grandes lignes son projet et il m'énumère la liste de ses besoins pour cette construction. Il a de la chance, car je dispose d'une bonne partie du matériel dont il a besoin.

Cet architecte me laisse une très bonne impression. On se rend compte qu'il aime son travail et qu'il s'est donné de la peine pour arriver au terme de ses études. Je ferai tout mon possible pour lui venir en aide. Nous passons ensuite à table et j'apprécie d'y trouver des pâtes au menu. Le repas est toujours précédé d'une prière et se termine par un signe de la croix, même en l'absence d'un religieux.

Après le repas, nous nous dirigeons vers l'hôpital régional, dans l'espoir de pouvoir le visiter. Le responsable de l'hôpital, qui est le seul médecin du centre, ne fait aucune objection à ce que nous faisons le tour du centre. Je pensais voir quelque chose de plus fonctionnel et plus propre qu'à Kinshasa, que je pensais être une espèce de clinique privée dans les mains d'un charlatan.



Vue d'ensemble de l'hôpital

En fait l'un n'avait rien à envier à l'autre. Le peu de mobilier et de matériel chirurgical qui existe est gagné par la rouille : lits (lorsque qu'il y en a un dans la chambre), chaise d'opération, jusqu'aux outils servant aux opérations. On vient à l'hôpital pour accoucher, car c'est obligatoire, ou se faire opérer. On y ramène avec soi des vivres, et souvent, une partie de la famille.



Comme cette patiente, on vient à l'hôpital avec des vivres. On paie les soins de sa poche.

J'ai vu une chambre réservée aux lépreux, alors que j'avais entendu à la radio, peu de temps avant notre départ, que la lèpre avait été éradiquée du continent africain. Je prends bien sûr note des besoins énumérés par le docteur, mais je ne connais rien au monde de la médecine.

Si on pouvait récupérer du vieux matériel devenu inutile dans nos hôpitaux, ça deviendrait du matériel de luxe dans ce centre. A la fin de la visite, nous verserons de l'argent au médecin et lui faisons la promesse qu'il pourra disposer de nos matelas et moustiquaires après notre départ.



Nurserie...

Nous rentrons ensuite chez nous, pour nous étendre un moment. Le soir, arrive un groupe formé d'une demi douzaine d'adultes de petite taille. Ce sont des pygmées qui se sont partiellement sédentarisés. Ils sont venus égayer notre soirée. Le chant des femmes est accompagné par un homme qui joue d'un instrument composé d'une boîte en bois, sur laquelle sont fixées des lamelles. Moi, j'ai bien aimé, mais les jeunes un peu moins... Vers 9h00, tout le monde va se coucher.

Mercredi 16 janvier

Visite de l'église et rencontre avec l'adjoint de l'administrateur.

Cette nuit, il a plu, parfois même violemment. Le ciel restera couvert toute la journée, il pleuvra même par moment. Cela suffira à rafraîchir un peu l'atmosphère.



Comme d'habitude, on traîne toujours un peu pendant et après le petit déjeuner. Nous nous mettons ensuite en route vers la cure, en faisant un crochet par le marché, en pensant y trouver un petit souvenir, un objet typiquement local.

← *Vente de beignets au village*

Arrivés à la cure, nous mangeons puis nous allons visiter l'église du village. L'église est belle lorsqu'elle est pleine, mais c'est un lieu de désolation lorsqu'elle est vide. Il n'y a ni vitres, ni vitraux. Les oiseaux y

entrent et ressortent à leur guise, en laissant des traces de leur passage. De retour à la cure, nous recevons la visite de l'adjoint à l'administrateur, qui est la haute autorité de la commune, gardé en permanence par 4 hommes armés. L'adjoint nous fait connaître quelques difficultés liées à la gestion de cette portion de territoire. Un problème majeur, c'est l'état de la route entre Lomela et Lodja, qui ne peut être emprunté que par des véhicules tout-terrain ou des motos du même type. Or, l'amélioration de cette route est la base de tout développement économique pour la région. Actuellement, les 215 km qui séparent Lomela de Lodja se parcourent le plus souvent à pied ou à vélo pour transporter de la marchandise.



Vue générale du marché

Il y a quelques années, le gouvernement avait versé 5'000 \$ aux habitants des villages qui se trouvent le long de cette piste pour la remettre en état. La route était devenue praticable, mais son état s'est rapidement détérioré, faute d'entretien, surtout sur les 15 derniers kilomètres avant Lomela. Le gouvernement, qui n'avait plus les moyens de verser de l'argent pour cet entretien, avait demandé aux riverains d'entretenir eux-mêmes cette route, puisqu'ils en avaient eux-même intérêt pour faciliter l'écoulement de leur marchandise. Les gens, eux, attendaient que le gouvernement leur verse de l'argent pour accomplir ce travail.

Un autre problème tout aussi important, c'est celui de la fiscalité. Les autorités ont essayé d'imposer une taxe en 5 classes, selon une estimation de leur revenu, aux personnes qui « faisaient de l'argent ». Voici cependant un cas qui se produit souvent : le percepteur passe chez l'habitant pour y recevoir la taxe prévue. Comme la plupart des gens n'ont pas les moyens de la payer, ils donnent une petite partie du montant au percepteur qui garde l'argent pour lui.



Jouet d'enfant

Quelques mois plus tard, le percepteur retourne chez l'habitant pour recevoir l'impôt. Il a disparu du village et y réapparaît quelques années plus tard. Il est très difficile de budgétiser des travaux, avec des rentrées fiscales aussi incertaines. D'autre part, il n'y a pas de registre d'état civil, les naissances et les décès ne sont pas répertoriés, la plupart des habitants ne connaissent pas leur âge.

Il n'y a évidemment pas de permis d'établissement permettant de suivre les déplacements d'une personne ou d'une famille.

Sur ces paroles qui ne laissent pas entrevoir une amélioration à court terme, nous regagnons notre logement pour nous étendre un moment.

En début de soirée, un groupe de vélos se présentent devant notre logement. Ce sont des jeunes qui nous ramènent nos valises qui étaient restées quelque part entre Kinshasa et Lodja. C'est un grand soulagement de constater que rien n'a été perdu ou volé. Nous pourrons enfin faire un repas en mangeant de la nourriture que nous avons l'habitude de manger.

Jeudi 17 janvier

Réception au centre St-Nicolas

C'est la journée de la réception officielle au centre St-Nicolas, le foyer que P. Emmanuel a créé pour les enfants défavorisés du village.

Après un déjeuner avec pain, confiture et café, tout le monde se prépare pour cette journée en se soignant le mieux possible. Nous avons reçu, la veille, une invitation par courrier. Le début des officialités est prévu à 10h00, mais nous nous mettons en route vers 10h30 et arrivons sur place vers 11h00. Nous sommes cependant les premiers arrivés, pour le début de la réception.



*Merci, Monique, d'avoir pensé au drapeau.
A droite, l'administrateur et son adjoint.*

Les invités sont l'administrateur (Syndic), son suppléant, le chef de la police locale, quelques notables, prêtres et religieuses.

La réception commence par l'hymne national, comme tous les matins avant de commencer l'école. Suivent des chants et des poésies récitées tout à tour par des élèves de l'école maternelle jusqu'à la 6^{ème} année primaire. Ils portent tous un ensemble uniforme rouge et blanc. En regardant chaque gamin individuellement, c'est remarquable la peine qu'ils se donnent pour bien faire.



*Poésies, chants et danses
A droite, le journaliste*

La réception dure une bonne heure et demie, puis nous nous enfilons dans une salle de classe pour le repas de midi que nous prenons en compagnie des autres invités.

Après le repas, nous retournons à nos places pour la suite des festivités comprenant chants, danses et discours. Je suis assez étonné par le discours de P. Emmanuel et l'Abbé Géry, curé du village, qui ont exhorté la population de changer de mentalité, s'ils veulent sortir de leur pauvreté.

En fin de cérémonie, Monique, Camilla et moi-même recevons chacun un cadeau. Monique reçoit des victuailles, Camilla reçoit une lance qui lui donne le titre honorifique de « coutumière » et on m'offre un bouc, une seille de riz et des œufs.

Nous rentrons ensuite au logement, suivi par une ribambelle de gamins. Il s'ensuit une partie de football avec le ballon que Monique leur a offert. Plus tard, dans la soirée, le groupe des enseignants passera nous rendre visite pour chanter et danser.



A l'issue de notre séjour à Lomela, Camilla avait reçu, en même temps que cette lance, le titre honorifique de « chef coutumière » et j'étais devenu éleveur de quatre boucs.

Voilà un pays où il fait bon prendre de l'âge...